

Festival « L'envers de la ville » - Inverses

Mardi 21 octobre 2014

« Pratiques policières et monde du crime »

Transcription des échanges oraux

18h : Troupe d'élite (Titre original : Tropa de Elite) de José Padilha (2008) – Brésil – Action, thriller – 115 minutes. VOSTF.

Synopsis : 1997. Les milices armées liées au trafic de drogue contrôlent les favelas de Rio. Rongée par la corruption, la police n'intervient plus sur le terrain. Les forces d'élite du BOPE (Bataillon des opérations spéciales de police) sont livrées à elles-mêmes dans leur lutte contre les trafiquants. Mais le maintien de l'ordre a un prix : il est de plus en plus difficile de distinguer le bien du mal, de faire la différence entre l'exigence de justice et le désir de vengeance. Le Capitaine du BOPE Nascimento est en pleine crise : en plus de risquer sa vie sur le terrain, il doit choisir et former son successeur, dans l'espoir de quitter cette vie de violence et de rester auprès de son épouse, qui s'apprête à donner naissance à leur premier enfant. Comment des règles morales peuvent-elles entraver une dynamique corporatiste fondée sur des méthodes arbitraires de maintien de l'ordre ?

20h30 : Ugly d'Anurag Kashyap (2013) – Inde - Thriller, Policier – 126 minutes. VOSTF

Synopsis : Inspiré de faits réels, le film retrace l'histoire de Rahul et Shalini, parents divorcés de Kali, âgée de 10 ans. La fillette vit désormais avec sa mère et son beau-père, Shoumik, responsable d'une brigade de la police de Bombay. Un samedi, alors que Kali passe la journée avec son père Rahul, elle disparaît... Une plongée dans une société encore sclérosée par le patriarcat et l'administration kafkaïenne du système policier, avec en arrière-plan les multiples facettes revêtues par Bombay, métropole entre noirceur et luminosité, pauvreté et opulence. Comment des règles patriarcales d'ordre privé sont-elles rendues compatibles avec une administration de service public et contrarient l'efficacité de cette dernière ?

Projection suivie d'un débat animé par Nicolas Bautès et Jean Riveolois, en présence d'**Angelina Peralva** (Professeure de Sociologie à l'Université Toulouse II – Le Mirail) et **Laurent Gayer** (Chargé de recherches CNRS – Laboratoire CERI).

Public présent à la 1^{ère} séance : 27 personnes – 2^{ème} séance : 43 personnes ; cinéma La Clef

NB : [Présentation du groupe Inverses et rappel du thème de la quatrième soirée] On voit la complexité de deux mondes qui sont apparemment opposés, celui de la police, des polices, et celui des espaces ou des groupes sociaux le plus souvent marginalisés ou dominés. Ces films décrivent des processus qui sont à l'œuvre dans deux villes profondément divisées. C'est un peu ce qui rapproche ces deux espaces et ces divisions se reflètent dans l'espace – on l'a vu de manière plus ou moins explicite. Les opinions publiques qui sont souvent profondément enclintes à criminaliser la pauvreté et tous ceux qui peuvent apparaître comme indésirables. Alors les films n'abordent pas toujours ces questions de manière explicite et c'est surtout de ces questions que l'on va sans doute parler.

Quelques éléments de présentation de nos invités. Tout d'abord, Angelina Peralva, vous êtes sociologue, professeur à l'université Toulouse-Le Mirail et merci d'être venue. Vous travaillez depuis de nombreuses années



maintenant sur la question de la criminalité et surtout de la violence au Brésil, dans une approche en lien avec une réflexion sur la démocratie et avec comme terrains privilégiés d'investigation les villes de Rio de Janeiro et Sao Paulo. Vous avez entre autre publié un livre intitulé *Violences et démocratie : le paradoxe brésilien* en 2000 et récemment un numéro spécial de la revue *L'ordinaire des Amériques* intitulé « Villes et violences dans les Amériques » et qui est disponible en ligne.

Laurent Gayer, politiste, chargé de recherches au CNRS mais aussi au CERI à Sciences Po Paris. Spécialiste du monde indien, vous travaillez particulièrement sur les dynamiques urbaines et les mobilisations violentes en Inde et au Pakistan, et vous vous intéressez également à la place de la poésie de langue ourdou dans l'énonciation du politique. Vous avez aussi récemment publié un ouvrage intitulé *Karachi, Ordered Disorder and Struggle for the City*, paru chez Hearst à Londres ainsi qu'à Delhi et aux États-Unis. C'est le résultat d'une longue enquête sur les conflits armés et ce que vous qualifiez de « désordre ordonné » qui caractérise le fonctionnement de l'unique mégapole du Pakistan. Donc pour lancer les échanges, nous allons commencer en vous posant trois questions générales avant de se rapprocher un peu des films et de recueillir vos témoignages et vos réactions plus directement sur cela. Je laisse Jean poser les questions que nous avons préparées avant de vous donner la parole.

JR : Je suis Jean Riveleis, je fais partie du groupe Inverses qui travaille sur les phénomènes inversés de constructions urbaines et je travaille principalement sur le Mexique. Il y a dans ces deux films, dont aucun ne traite du Mexique, certaines questions transversales de notre programme, et notamment celles qui sont liées au phénomène de violence et de corruption qui sont issus des groupes criminels. Quel est le rapport entre le niveau politique, le niveau institutionnel représenté par la police, l'armée ou la justice et le niveau criminel ? Contrairement à une vision hollywoodienne qui tend à mettre d'un côté les bons et de l'autre les méchants, lorsque l'on est sur nos terrains, on se rend compte qu'il y a une imbrication entre ces trois niveaux (politique, institutionnel et criminel) et que cette imbrication est constitutive des systèmes politiques sur lesquels se fondent la construction des territoires. Il n'y a pas de territoire sans pouvoir, les criminels représentent un pouvoir, un pouvoir qu'il va falloir négocier et un pouvoir qui va s'arranger avec ce que l'on appelle les pouvoirs officiels institués. Cela est une évidence au Mexique et je voudrais demander à Angelina, quelles sont les limites de ces connivences qui peuvent exister entre pouvoirs criminels, pouvoirs institutionnels et pouvoirs politiques ? Pour ce qui est de la problématique des changements politiques, comment peut-on envisager un changement de système politique sur de telles bases de compromis ?

Angelina Peralva : Je ne suis pas sûre qu'on le puisse véritablement. C'est une question, effectivement, que je me pose. Quand j'ai commencé à travailler sur ces questions au Brésil, c'était juste avant que survienne un changement politique, la sortie du régime militaire. Donc mon premier raisonnement consistait à dire que l'on a, comme souvent dans des situations de changement politique, une sorte de désorganisation de l'appareil répressif – qui était beaucoup plus contenu, plus hiérarchisé, mieux contrôlé du temps du régime militaire. Et l'entrée en démocratie a d'une certaine manière désorganisé tout cela, avec des institutions qui n'ont pas été réformées, parce qu'il y a eu beaucoup de résistance contre ces réformes dans ce long processus politique de transition. Cette idée-là n'était pas fautive et elle contenait un espoir qui était de dire : « il est bon de mettre en œuvre une réforme politique, une réforme des institutions, notamment de la police qui est très impliquée dans la violence, permettra de régler le problème ». Aujourd'hui, vingt années ont passé, depuis les premières recherches que j'ai menées sur ces sujets dans les années 1990, et je suis moins optimiste que je ne l'étais avant. Moins optimiste parce que, disons, on vit dans un monde extrêmement ouvert et où notamment l'économie de la drogue, ce dont il s'agit dans le film *Troupe d'élite*, fait partie de l'économie mondiale. On vit dans un monde où tout circule. Je disais tout à l'heure à Jean que les rapports de l'ONU indiquent que la cocaïne entre aujourd'hui en Europe par le port de Rotterdam, le plus grand port conteneurisé d'Europe. C'est difficile quand



même d'être optimiste de ce point de vue là. Aujourd'hui, j'ai plutôt tendance à penser que l'économie de la drogue fait partie de l'économie mondiale tout simplement et que le problème n'est pas la drogue. Le problème n'est pas celui que montre un film comme *Troupe d'élite*. Pour moi, le problème reste la violence indiscriminée contre une fraction de population.

JR : Si je puis me permettre, la violence est effectivement un vrai problème. Cependant, sur mon terrain mexicain, j'ai plutôt tendance à penser qu'on nous présente la violence comme étant le problème numéro un, c'est le problème numéro un pour la population mais je crois que le problème numéro un que perçoit le chercheur en sociologie politique sur le terrain, c'est davantage la corruption qui est à la base des connivences entre les niveaux criminel, politique et institutionnel. C'est-à-dire que je ne vois pas comment on peut faire baisser la violence qui peut résulter de ruptures de pactes ou être liée à une politique répressive d'État, sans s'attaquer auparavant aux ponts qui relient, aux liens qui relient les niveaux criminels et officiels institutionnalisés et sans remettre en question le système politique qui autorise et qui tolère cette corruption et ces liens qui sont établis entre les différents niveaux. Telle est la conclusion à laquelle je parviens sur mon terrain mexicain. Qu'en est-il au Brésil ?

Angelina Peralva : Je pense que parler de corruption, c'est employer un mot trop faible. Aujourd'hui, ce qu'on appelle corruption, c'est un mécanisme d'imbrication du pouvoir politique avec une économie qui est largement illégale mais qui fonctionne. Elle nécessite quand même certaines autorisations légales pour fonctionner. Je ne crois pas que l'on peut contrôler ça, pas dans les conditions actuelles. Quand je disais, la cocaïne entre en Europe, non pas dans le ventre des petits passeurs mais par le port de Rotterdam, cela veut dire que le commerce mondial a pris de telles proportions qu'il n'y a plus de vrais contrôles sur les passages de frontières. Alors que la violence, oui, c'est quelque chose que l'on peut éliminer, on peut l'arrêter quand même. Au Brésil, c'est une violence de la police, enfin c'est ce qu'on montre dans *Troupe d'élite*. De ce point de vue là, c'est parfaitement clair et parfaitement montré. Cette violence là on peut l'arrêter, parce que l'on peut arrêter la criminalisation d'une population pauvre. Parce que, c'est ce qu'on montre dans ce film, « c'est là que ça se passe ». Mais c'est faux ! Ce n'est pas partout que ça se passe ainsi car ailleurs, dans d'autres endroits, il n'y a pas cette violence. C'est cela qui est absurde. Si la drogue est d'abord un problème de santé publique, au Brésil, la violence qui lui est associée est une violence policière, c'est la police qui l'a créée comme le montre le film. C'est la police qui emmène les armes dans les favelas. On fabrique une guerre pour dire à la population et à l'opinion publique « c'est là que ça se passe ». C'est faux, ce n'est pas que là que ça se passe. Ça se passe ailleurs.

NB : Bien, merci. Justement, il y a des acteurs que le film partage, c'est ceux qui s'adonnent à des pratiques de violence en occupant une place légitime, celle de l'État, et ce que Laurent tu appelles les violences extrajudiciaires. Je pense que c'est un aspect qui rapproche les deux films avec des positions différentes, des traitements différents. Est-ce que tu pourrais en dire un mot à partir de ton travail et aussi en te rapprochant de la lecture qu'en fait le film ? On reviendra après aux questions de fiction.

Laurent Gayer : Je pense qu'*Ugly* est très en deçà de la réalité de ce qu'est réellement la police indienne et la police de Bombay en particulier. Dans la scène de la déposition au commissariat, qui me semble la plus intéressante dans le film, on sent le pouvoir assez extraordinaire de cette police et son côté arbitraire. En réalité, c'est beaucoup plus important. On sent un peu cette violence extrajudiciaire, quotidienne, quasi institutionnalisée, comme la pratique de la torture, qui est effectivement fréquente dans les commissariats indiens. Mais ce que l'on voit moins dans le film, parce que finalement le film traite un peu moins de la question du crime organisé, c'est le recours à des violences extrajudiciaires meurtrières, qui sont aujourd'hui un peu en baisse mais qui ont vraiment explosé à la fin des années 1990 et au début des années 2000 à Bombay, avec des centaines d'assassinats de gangsters – c'est ce que l'on appelle les *encounters*. Mais le plus souvent il s'agit de *fake encounters*, c'est-à-dire



des accrochages souvent fictifs qui en réalité sont souvent des exécutions extrajudiciaires de personnalités du milieu mafieux local. Ces pratiques ont donné lieu à l'apparition d'une figure que l'on a appelé, et que le cinéma de Bollywood a popularisé, comme étant le *encounter specialist*. Ce sont ces tueurs en uniforme, assez différents de ces *death squads* que l'on a pu voir en Amérique du Sud, qui bénéficient jusqu'à un certain point d'une certaine popularité, notamment parce qu'ils deviennent des figures *bigger than life*, du fait d'un certain nombre de films. C'est notamment le cas d'un film de Ram Gopal Varma, qui est l'un des maîtres d'Anurag Kashyap (réalisateur d'*Ugly*), avec qui il a d'ailleurs travaillé, et qui s'appelle *Ab Tak Chhappan (Jusqu'à présent 56)*, qui fait référence à l'une de ces grandes figures de tueurs en uniforme. Cela dit, le phénomène tend quand même à se résorber, en Inde, et la plupart de ces *encounters specialists* sont aujourd'hui sous les barreaux. Donc les problèmes ne sont pas complètement réglés. La police a encore tendance à s'arroger des pouvoirs exorbitants et des pouvoirs de châtiment et de torture assez incroyables dans les commissariats ; mais quand même, le droit s'est rappelé à ces acteurs et aujourd'hui, ils sont un peu plus sous contrôle.

NB : Ce qui est intéressant c'est que justement le premier volet de *Troupe d'élite* traite particulièrement de ces forces d'interventions spéciales que sont le BOPE. C'est rappelé dans le film « même les militaires israéliens ne sont pas aussi bien formés que nous », c'est une petite référence puisque il y a des liens très forts entre certaines polices israéliennes et la police du BOPE, qui forme les Israéliens. Ce qu'introduit un peu le film, notamment le deuxième volet, c'est la place grandissante qu'occuperont ces milices qui sont les représentants les plus explicites de cette violence extrajudiciaire justement, et peut-être pourriez-vous en dire un mot Angelina, si votre travail a un peu évolué vers ces questions là qui me semblent incontournables aujourd'hui, en tout cas pour comprendre Rio.

Angelina Peralva : Ca n'est pas une question que j'ai suivie, sauf par les journaux. C'est un phénomène relativement récent, mais je dirais que c'est une forme un peu particulière. Sous prétexte de lutter contre la criminalité, ce sont des anciens policiers... c'est une sorte de mafia, en fait, qui se constitue là, localement, qui fait des choses que les narcotrafiquants ne faisaient pas, parce que les narcos vivent de l'économie de la drogue. Mais ces gens là, sous prétexte d'assurer une sécurité extrajudiciaire, extorquent la population, prélèvent des impôts ; il faut payer pour-ci, pour-ça, et ainsi de suite. Donc ça c'est vrai, c'est une évolution depuis quelques années et ça n'est pas quelque chose qui est près de disparaître.

NB : Probablement pas et peut-être que c'est l'occasion de faire ce lien là qui est à mon avis plus flagrant dans le cas de Karachi.

Laurent Gayer : Oui à Karachi, ça n'a rien à voir. Karachi, c'est le double infernal de Bombay. Ce sont des villes qui se ressemblent, ce sont deux cités portuaires qui ont connu la même histoire, et qui, à peu près au même moment d'ailleurs, connaissent une crise de leur modèle cosmopolite, de la criminalisation. La grosse différence c'est que Karachi a subi de plein fouet l'impact du *djihad* en Afghanistan et s'est trouvée d'un côté inondée d'armes de guerre, puisque c'est par là que rentre l'essentiel des armements pour les *mujahidin* ; et d'autre part, ça va devenir le principal point de sortie pour l'héroïne afghane. Cela se traduit par une milicianisation de la scène politique et une violence quotidienne – on parle à peu près de 3 000 assassinats par an, même si c'est très relatif puisqu'en taux d'homicide, c'est moins qu'à Chicago par exemple. Il faut se rappeler qu'aucune ville d'Asie ne figure parmi les villes les plus violentes du monde, qui sont toutes des villes américaines. Néanmoins, on a bien une violence quotidienne à Karachi, qui pour le coup est une violence banale, qui participe aux échanges politiques routiniers au sein des gouvernements de coalition. Même quand on a des forces en coalition, celles-ci continuent à se tuer par milices interposées, tout en participant au même gouvernement. C'est un mode routinier de négociation politique. C'est aussi un mode routinier d'accumulation économique y compris dans le capitalisme mondialisé local, où toutes les grandes industries s'appuient sur les milices, les gros bras, les acteurs criminels. La police là dedans est un acteur minoritaire dans les acteurs armés : on compte un policier pour environ 1 500



habitants à Karachi. Par comparaison, à Bombay, on en a un pour 280, chiffre assez similaire à celui de New-York.

JR : Pour ce qui concerne le phénomène des milices, c'est un phénomène qui à mon sens va prendre de plus en plus d'ampleur face à l'impuissance de l'État à lutter contre les groupes criminels, que par ailleurs il tolère. Et on le voit bien en Amérique latine concernant le trafic de drogue, on l'a vu à Rio, on l'a vu en Colombie, on est en train de voir à l'heure actuelle au Mexique comment ces milices qui sont censées rétablir un ordre officiel et aider au rétablissement de l'ordre légal sont susceptibles de se transformer elles-mêmes en de nouvelles bandes criminelles, qui après avoir évincé les anciennes bandes qui profitaient de ces trafics là, prennent leur place. Uribe en Colombie a fondé tout son changement politique, en instrumentalisant les groupes paramilitaires qui sont maintenant devenus en Colombie des « *bancrim* », c'est-à-dire *bandas criminales*, qui maintenant contrôlent le trafic de drogue. Au Mexique, vous avez suivi l'actualité ces derniers temps, dans l'état du Guerrero, les groupes criminels les plus puissants s'étaient présentés au départ comme représentants d'une loi morale, ce qui devait leur permettre de bénéficier d'une légitimité populaire pour évincer les bandes criminelles qui étaient installées là auparavant ; tel fut également le cas, au Mexique lors de la création des cartels Jalisco Nueva Generation et de Los Templarios. Au début, ils se sont présentés comme des milices qui allaient rétablir un ordre moral et le risque, c'est que les gouvernements vont de plus en plus instrumentaliser, faire appel à ces milices qui risquent de les dépasser par la suite et de se transformer en groupes criminels.

Angelina Peralva : Si je peux poser une question à Laurent ; moi en voyant *Ugly*, je ne sais pas pour les autres, mais ce qui m'a le plus frappé, ce n'est pas tellement la violence policière mais les rapports humains et la question de l'argent, la place de l'argent dans cette affaire là. Est-ce que c'est exact ? Ou est-ce que ce n'est quand même pas un petit peu exagéré ?

Laurent Gayer : Là, pour le coup, c'est quand même assez outré. C'est effectivement une charge très ironique et empreinte d'humour noir et d'un certain ressentiment, contre l'émergence de ces nouvelles classes moyennes urbaines et contre le consumérisme à tout-va. Notamment avec le rôle de certains fétiches. Là encore cette scène que je trouve vraiment la meilleure où tout se joue autour de ce téléphone, fétiche de la nouvelle modernité, où le flic se défend bien justement d'avoir lui aussi une téléphone qui est capable de prendre des photos. Et on sent bien comment tous les statuts sociaux, la dignité, la position sociale, passent par là, transcendent même d'ailleurs les frontières de castes. Parce que même si c'est implicite, la caste des personnages est quand même spécifiée à travers les patronymes des personnages. Et il y a aussi dans cette scène du commissariat une dimension de revanche de caste, parce que le policier appartient à une plus basse caste que les plaignants.

NB : Puisque tu l'abordes, peut-être pourrait-on faire cette lecture sociale en quelque sorte, que justement j'allais aborder avant de laisser la parole à la salle, à partir du rapport entre les réalités. Je pense que pour *Troupe d'élite*, c'est très explicite, notamment au niveau des lieux qui sont très symboliques. L'université qui est filmée c'est l'université privée pontificale qui se trouve faire barrière en quelque sorte, dans les confins des quartiers riches, avec la favela Rocinha qui est non loin de là et qui représente toujours cette menace de proximité en quelque sorte. Donc pour les gens qui connaissent la ville, c'est très explicite. D'ailleurs, il y a eu quelques soucis en termes d'image, le recteur de l'université n'était pas très content que son lieu soit aussi lisible et que le film s'en prenne aussi à toutes ces couches moyennes. Mais peut-être que si *Troupe d'élite* est très explicite du point de vue des lieux, et qu'existe ce rapport presque empirique à la réalité, c'est parce que le film est tiré d'un roman, du moins c'est décrit comme un roman, qui a été écrit par un anthropologue en collaboration avec un ex-policier, et avec la consultation de plusieurs autres policiers. Donc il y a vraiment la volonté de coller au quotidien de cette police là, avec des partis pris, sur lesquels on pourrait revenir. Justement, ce rapport à la fiction est toujours un petit peu ambigu et d'ailleurs il y a une petite anecdote autour du film *Troupe d'élite*. Lors du tournage dans une



favela qui est dans la zone sud, à proximité de Copacabana, l'équipe de tournage s'est fait séquestrer par des représentants du trafic de drogue et les armes de l'équipe ont été subtilisées. Donc le vol des armes, qui étaient des armes de prêt de la police, a constitué une rupture avec un arrangement qui était probablement suffisamment stabilisé. Il y a eu une mésentente qui s'est très rapidement réglée, mais la rumeur a circulé à Rio que justement, on ne savait plus ce qui était film et ce qui était réalité, les habitants ne sachant plus si les hommes en uniforme étaient des acteurs ou des policiers. Donc il y a tout ce rapport et cette ambiguïté qui a participé à présenter ce film en termes de superlatifs devant les commerciaux. Le film est sorti en copie pirate avant sa sortie officielle, c'est plutôt courant on va dire dans le monde indien et justement Laurent, est-ce que tu pourrais esquisser quelques éléments de cette lecture sociale qui, on le disait tout à l'heure, apparaît dans un des films importants du réalisateur : *Black Friday* à travers les violences religieuses. Mais ici, dans *Ugly*, toutes ces logiques politico-religieuses paraissent absentes. Pourquoi ?

Laurent Gayer : Oui, effectivement, là le film se distingue un peu de ses films précédents : *Black Friday*, son premier film à avoir été distribué, qui est une enquête sur les attentats attribués à la mafia musulmane en 1993 ; et puis son film d'après qui est probablement l'un des plus intéressants, *Gulaal*, qui dresse un portrait parfois impressionniste, mais quand même intéressant, des mouvements étudiants, de la politique étudiante au Rajasthan. Dans *Ugly*, par contre, il élude totalement le contexte politique de Bombay, qui est pourtant particulièrement dense voire pesant, puisque, je l'évoquais un peu dans la comparaison avec Karachi, c'est une ville qui a vraiment connu une explosion de son modèle cosmopolite dans les années 1990, avec des violences massives entre hindous et musulmans, c'est-à-dire essentiellement des pogroms antimusulmans, extrêmement violents, en 1992. Les attentats de Bombay en 1993 sont une réplique, une sanction de ces pogroms, là aussi avec un rôle très ambigu de la police, qui la plupart du temps, protège les assaillants hindous et, de fait, les aide à massacrer la population civile musulmane. Donc là, dans ce contexte qui est complètement éludé, l'impression que j'ai à la vue des patronymes des principaux personnages et des langues qui sont parlées dans le film, c'est que l'on a essentiellement affaire à des migrants : plutôt des gens qui sont venus chercher le succès, attirés par ce mythe de Bombay et par la quête de l'ascenseur social urbain. Le policier principal, l'inspecteur, est bengali, l'actrice est plutôt pendjabi et les autres, comme le réalisateur, viennent plutôt d'Uttar Pradesh. Le petit flic vient plutôt du Bihar et l'on entend très peu parler maharati. Alors c'est implicite, mais c'est tellement systématique qu'on ne peut pas s'empêcher d'y voir aussi un élément supplémentaire de cette critique. On a l'habitude de voir cette évocation du mythe de Bombay comme ville d'or dans le cinéma de Bollywood, mais plutôt du point de vue des migrants de caste inférieure. Là, on voit aussi comment ce rêve se réfracte aussi chez les classes moyennes aspirant à la mobilité sociale accélérée.

JR : Peut-être pourrait-on passer maintenant à une autre partie qui serait plus politique. Face à cette explosion de violence et de corruption qui caractérise des systèmes politiques et qui a tendance à ne plus être contrôlable, quelle porte de sortie pouvons-nous envisager en termes politiques ? C'est-à-dire quelle est la réponse que peut apporter le peuple à cette situation et existe-t-il une offre politique locale qui puisse permettre d'envisager un changement de système politique ? Au Mexique, la situation est bloquée mais il apparaît clairement que le problème numéro un du ressenti du peuple, ce n'est pas la corruption, c'est la violence. Et là Angelina tu as entièrement raison lorsque tu parles de la violence qui se manifeste par un délitement de la sécurité publique. Et c'est ce qui a précipité un changement de gouvernement au Mexique, dont je suis persuadé que la raison principale a été que le peuple a demandé au nouveau président d'arrêter la guerre contre la drogue qui avait généré une violence incontrôlée remettant en cause la sécurité publique. Le peuple a demandé au nouveau parti que les gouvernants politiques négocient avec les narcotrafiquants, quitte à augmenter la corruption, quitte à remettre en question un Etat de droit ou la tendance vers un état de droit, de manière à aboutir à une pacification des rapports sociaux. Puisqu'à l'heure actuelle nous sommes dans une période électorale au Brésil, est-ce que le



PT a représenté une alternative par rapport à cette situation d'imbrication entre acteurs officiels et acteurs criminels et quelle est la possibilité de sortir de cet engrenage infernal ?

Angelina Peralva : Alors là, je ne sais pas. Non, le PT, il est à la présidence de la république depuis douze ans ; ça se saurait s'il était capable de faire quelque chose. Il a eu le temps de faire quelque chose. Non, je pense qu'il y a quand même un débat qui commence à monter qui est quand même le résultat d'une amélioration de la situation dans les quartiers populaires. J'avais déjà remarqué cela quand j'ai publié mon livre et cette amélioration était donc déjà perceptible dans les années 1990. Cela est beaucoup plus sensible aujourd'hui, notamment du fait que, grâce à Internet et aux réseaux sociaux, toutes les favelas disposent d'une page internet – dont j'assure le suivi, parce que c'est très intéressant – et il y a quand même une opinion publique qui commence à se former et à protester contre ce type de politique. Donc ça on peut le changer par ce biais là, mais pas par un changement présidentiel. Donc j'étais en train de dire à Jean, qu'au Brésil on a une élection qui est très disputée et on ne sait pas qui va gagner ces élections dimanche prochain ; il se peut que le PT continue mais ça n'est pas sûr. De toute façon, quel que soit le président élu, il va être le président d'un parti minoritaire, c'est-à-dire qu'il va être obligé de négocier. Alors les estimations sont que le prochain président devra négocier sa majorité avec deux cent cinquante-six députés, oui, ça fait rire quand même. Le problème est qu'on est en train d'élire des reines d'Angleterre et le parti majoritaire, qui est le PMDB, ne présente pas de candidat à la Présidence de la république. Donc, ça veut dire quelque chose en termes de crise des institutions et, par conséquent, concernant les besoins internes de réformes politiques qui sont quand même, à ce niveau là, assez urgents. Ce qui ne veut pas dire que les politiques ne peuvent pas changer au niveau des États fédérés, parce que c'est là où ça se joue. Enfin, les politiques de sécurité se définissent au niveau des États fédérés en très grande partie.

JT : On va passer la parole à la salle si vous avez des questions.

Intervention du public : Vous pouvez expliquer ce que vous appelez au Mexique « négocier » ?

JR : Au Mexique la négociation, a été le monopole du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) qui a gouverné le pays depuis la révolution mexicaine jusqu'à l'année 2000. Cette négociation était fondée sur une intégration de tous les acteurs politiques, économiques et sociaux au système du PRI. C'était le fondement de l'intégration républicaine mexicaine. C'est-à-dire que les acteurs criminels étaient considérés comme des entrepreneurs ; on tolérait leur transgression de la légalité, à condition qu'en échange ils versent un impôt informel aux représentants politiques et institutionnels et qu'ils leur fassent allégeance. Ce pacte a été rompu vers la fin des années 1990 et plus particulièrement à partir de l'année 2007, lorsque le gouvernement mexicain a décidé de mener une guerre contre la drogue. Il n'empêche que si ce pacte a été rompu au niveau national, il perdure aux niveaux local ou régional, ce qui veut dire qu'à l'heure actuelle, si l'on veut mener une politique répressive contre le trafic de drogues au Mexique, et je ne suis pas sûr qu'une politique répressive soit suffisante pour mettre fin au trafic de drogue, il faudrait s'attaquer non pas aux narcotrafiquants mais plutôt aux gouverneurs qui détiennent le principal pouvoir politique et en mettre une bonne dizaine en prison. Ce que le président de la République ne fera pas parce que ces gouverneurs là sont du même parti politique que lui.

SJ : J'ai une question qui concerne en fait le premier film qui pourrait permettre de rebondir. Je ne l'ai pas du tout vu avant donc je n'ai pas forcément préparé de questions mais j'ai eu le sentiment qu'il y a une sorte de méta logique que l'on peut voir dans *Troupe d'élite*, qui est une forme de remise de chacun à sa place et au final quelque chose de très sombre qui transparait à la fin du film, au-delà même de la violence, où la violence est presque au service d'une opération de purification sociale. Les classes moyennes et supérieures qui vont dans la favela pour faire de l'action sociale sont remises de façon très violentes à leur place etc. Et puis on voit un peu ces différents jeux. Dans *Ugly du coup*, comme j'avais vu le premier film en amont, je me suis posé cette



question aussi de quelle dimension, et là j'ai plutôt une impression d'un vaudeville, d'affaires de famille qui, au final, se résolvent dans quelque chose de presque absurde et où la solution se trouvait dans les bas-fonds de la ville de Bombay. Donc je ne suis pas du tout spécialiste de ces deux aires culturelles mais quelle lecture peut-on faire de cette sorte de métadiscours qui apparaît. Est-il révélateur des regards que chaque société porte sur elle-même ou est-ce que c'est une interprétation soit personnelle, soit qui rejaillit d'un film en particulier ?

Angelina Peralva : Oui alors, je ne sais pas pour *Ugly*, mais pour *Troupe d'élite*, c'est complètement vrai. C'est à cela que sert le film, non seulement par ce qu'il montre, mais aussi parce qu'il dénonce implicitement la politique extrêmement violente vis-à-vis des couches pauvres de la population. C'est une façon de dire que c'est là que ça se passe. Or, ce n'est pas là que ça se passe et évidemment, pour que la drogue arrive dans les favelas, pour que la cocaïne arrive, il faut quand même qu'elle vienne de Colombie. Et pour qu'elle vienne de Colombie, il y a toute l'économie du pays qui s'y mêle, il faut des pilotes, des avions, c'est un cheminement... Des policiers ? Mais il n'y a pas que les policiers en fait. Il y a aussi des juges...

On a constitué une banque de données à partir d'un rapport de la commission parlementaire d'enquêtes sur le narcotrafic, qui a été publié en 2000. C'est quelque chose d'impressionnant car tout le monde est impliqué. Je suis très fière de ce travail que l'on a fait parce qu'on a réussi à quantifier les profils des personnes impliquées dans le trafic de drogue. Alors à côté de ça vous avez un discours, véhiculé par le réalisateur – qui est par ailleurs un type très sympathique – qui reprend cette idée qu'existe une police propre qui va mettre fin au narcotrafic et que la violence est justifiée pour cela. Or, c'est juste un mythe parce que ce n'est pas là que ça se passe effectivement. Je pense qu'aujourd'hui on a des conditions d'émergence d'une autre parole, ce qui est vivifiant et qui permet de respirer, car celle-ci vient de ces quartiers où, parce que les conditions de vie s'y sont améliorées, les gens prennent la parole, manifestent et développent des résistances. Aujourd'hui on lutte, il y a un musée dans l'une des plus grandes favelas de Rio, la favela de la Maré, menacée de disparition, il y a des mobilisations, il y a tout un tas de choses qui viennent contrecarrer ce discours moralisant qui est insupportable. *Troupe d'élite* est un film insupportable en ce sens là.

Laurent Gayer : Effectivement, on en revient à la dernière scène du film *Ugly*, il y a quelque chose d'assez régressif, dans ce retour à l'hypothèse des classes ou castes dangereuses. C'est-à-dire que c'est finalement forcément les pauvres qui sont les vrais coupables. Je pense que c'est une manière de le voir. Une autre manière, c'est finalement de mettre sur un pied d'égalité tout le monde. Et ça pour le coup, c'est quand même assez original dans le contexte du cinéma indien, même si on est dans un cinéma qui est très particulier, qui n'est pas tout à fait, comme on le présente ici, du cinéma indépendant d'auteur. Je ne suis pas sûr qu'Anurag Kashyap soit un auteur. Je ne suis pas sûr que lui-même en ait vraiment l'ambition d'ailleurs. En effet, c'est quelqu'un qui est plus dans le *middle-cinema*, entre le cinéma commercial et ce que nous appelons en France le cinéma d'auteur. C'est de l'*entertainment* avant tout, mais il y a quand même cette charge au vitriol où, même si l'hypothèse reste quand même l'hypothèse conventionnelle d'une cruauté des pauvres, il montre bien, donc, que finalement toutes ces classes moyennes, tous ces puissants, se servent sur la bête. Et je crois que c'est cela l'essentiel du message, même si effectivement la fin complique un tout petit peu le propos.

JT : D'autres questions ? J'en aurais une sur *Ugly* pour savoir un peu si c'est un film indien pour les étrangers ou si c'est vraiment un genre qui existe en Inde ?

Laurent Gayer : *Ugly* ne peut pas sortir en Inde dans son état actuel. Anurag Kashyap se bat depuis un moment avec la censure pour le faire sortir. C'est quelqu'un qui a acquis un statut réellement culte en Inde, avant de l'acquérir à l'étranger. C'est effectivement devenu l'enfant chéri d'un certain nombre de festivals étrangers, de Cannes notamment, mais le film qui l'a vraiment propulsé, en Inde, c'est un film qui n'est pas sorti à l'étranger et qui s'appelle *Dev D*, qui revisite une variante indienne de Roméo et Juliette dont il existe plusieurs versions dans



l'histoire de Bollywood depuis les années 1960, et qu'il revisite en y introduisant des codes puisés plus dans le cinéma asiatique, coréen, hong-kongais,... Mais surtout, ce qui va faire sa renommée, c'est sa fresque de gangsters, *Gangs of Wasseypur*, qui pour le coup est sortie en France, mais qui en Inde a été un succès commercial énorme, ce qui fait que c'est aussi la limite de sa position et de la manière dont il est présenté ici, ainsi que des malentendus autour d'un cinéma indépendant. C'est aujourd'hui un cinéaste extrêmement courtisé, certes qui fonctionne assez largement de manière indépendante financièrement, même si son prochain film est un film sur le milieu du jazz à Bombay dans les années 1960, et qui pour le coup, au niveau des financements, est un film beaucoup plus commercial, avec des acteurs plus connus. Donc il revient en y imprimant sa patte. Et s'il est quelqu'un qui est réellement en train de révolutionner le cinéma indien, ce n'est pas le seul. C'est-à-dire qu'ils sont au moins quatre ou cinq à faire des choses de cet acabit, en transgressant et en jouant plus ou moins habilement avec la censure, en introduisant notamment la question de la sexualité et des politiques de la sexualité, donc du patriarcat et de la sexualité féminine au cœur de leur propos. Ca c'est quelque chose de radicalement nouveau dans le cinéma indien et qui est vraiment une marque de ce nouveau *middle-cinema*.

NB : Je trouve assez intéressant ce que l'on dit et ce que disent les films : *Ugly* est un film qui parle de tout en Inde, tandis qu'au Brésil on ne peut parler de tout qu'en apparence. *Troupe d'élite* n'a pas de problèmes... tout comme les travaux de chercheurs qui s'expriment plutôt relativement librement, si j'en crois ce à quoi j'ai accès. Les films qui portent sur des thèmes très surchargés au Brésil, comme la criminalité, la corruption, etc... parfois en allant jusqu'au dévoilement annoncé, à l'engagement dénoncé vis-à-vis de ces questions là, sont beaucoup plus difficiles à réaliser dans le monde indien en tout cas. Je trouve que ces deux films le montrent bien. Il y en a un qui est diffusé au cœur de Rio avec de la discussion, du débat, mais même si le débat circule et est très ouvert en apparence, il crée presque un malaise parce qu'on vit avec ces situations qui sont presque esthétisées ou sur-esthétisées. Et je pense que là, il y a clairement du sensationnalisme dans *Troupe d'élite*, c'est évident. Même si c'est de l'empirisme, l'esthétique de cette marginalité et l'esthétique de cette violence-là, sont des choses avec lesquelles on joue presque en permanence, ce qui n'est pas du tout le cas en Inde avec *Ugly* qui est un film noir et considéré comme un film noir. Mais *Troupe d'élite* n'est pas un film noir, est-ce que tu (à *Angelina*) aurais un autre avis ou des compléments ?

Angelina Peralva : Je pense que *Troupe d'élite*, comme d'autres films du type *La Cité de Dieu* etc, jouent effectivement sur une note qui est inspirée du cinéma américain, où la violence est présente dans la société, elle est présente dans le cinéma, c'est de l'ordre du jeu, mais pas complètement parce que la société brésilienne est une société où les médias ont une présence et une importance. C'est-à-dire que la séparation entre un imaginaire et la réalité est parfois ténue et floue, que les journaux ou les magazines présentent les *novelas* (feuilletons télévisés), comme si c'était de l'actualité. Et parfois on se demande de quoi on parle, et il y a quand même cette dimension là qui est quelque chose de très présent. *Troupe d'élite* joue là-dessus, et, en même temps, ce que montre *le film*, c'est strictement la vérité. Car cette violence, les gens brûlés en haut des *favelas*, la violence des narcos, c'est quelque chose qui persiste, qui n'a pas disparu et qui est complètement paradoxal je trouve. Il y a un jeu entre la réalité et la fiction qui est parfaitement en phase.

NB : Je disais ça parce que j'ai eu l'occasion de travailler en Inde pour ma thèse et ensuite au Brésil et j'ai remarqué que les difficultés apparaissent lorsqu'il s'agit de comprendre un système social qui est beaucoup plus délicat à lire ou à essayer d'approcher en Inde, où la place de l'État n'est pas du tout la même. Et d'ailleurs, ça pose des questions concernant l'interprétation des différents terrains de notre programme, entre les chercheurs qui travaillent en Asie, notamment, et ceux qui travaillent en Amérique latine, qui ne peuvent pas se comprendre parce que l'on a pas les mêmes définitions, les mêmes appréhensions de l'État et de sa place. Et donc au-delà de ça, de la démocratie,



Laurent Gayer : Le crime organisé fait parfois du bien au cinéma. Bon, ce n'est pas très politiquement correct de parler de ça dans un cinéma, mais le piratage fait parfois du bien au cinéma et au cinéma indien en particulier. Très clairement, ça c'est un film qui n'existerait pas sans le piratage et sans ce que le piratage a fait en termes d'élargissements des références pour cette génération de réalisateurs indiens. Certes c'est un peu facile et évident d'y voir des références américaines, mais je crois que si l'on s'en tient au dossier de presse qui avait accompagné la sortie du film, les références sont certes américaines comme le *Zodiac* de David Fincher, mais on trouve aussi des références plus récentes comme des films européens du type ceux de Michael Haneke, ainsi qu'au cinéma coréen, notamment au formidable *Memories of murder* de Bong Joon-ho, et peut-être aussi à des oeuvres plus sociales, comme les films de Jia Zhangke, *A Touch of Sin* notamment. Le piratage a permis de compenser le manque d'ouverture dont le cinéma indien souffrait par rapport à ce qui se faisait dans le reste du monde, notamment hors des États-Unis. L'ouverture des horizons esthétiques à laquelle on assiste chez les réalisateurs indiens depuis quelques années est directement liée au piratage.

JT : Nous allons devoir nous arrêter parce que l'heure avance. Je voulais vous remercier chaudement d'être venus et puis à tout le monde aussi. C'était donc notre dernière soirée. Je voulais également remercier l'équipe du cinéma La Clef, Raphaël Vion et tout le monde aussi de nous avoir accueilli pendant ces quatre jours. Merci.

